ZOOM JAPON

ズーム
www.zoomjapon.info
gratuit numéro 20 - mai 2012

Nucléaire
La révolution tranquille

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon



ÉDITO Mobilisés



Depuis les événements du 11 mars 2011 et l'accident de la centrale de Fukushima Dai-ichi, le débat concernant l'avenir de la filière nucléaire grandit. De plus en plus de Japonais se mobilisent pour faire entendre leur voix et demander la fin de la dépendance à l'égard de cette énergie. Au travers des portraits de plusieurs membres de la société civile, nous vous proposons de mesurer le degré de cet engagement. Toujours au niveau de la mobilisation, mais cette fois, de la vôtre dans le projet de construction d'une Maison pour tous à Rikuzentakata, les dons du mois d'avril nous ont permis d'atteindre la somme de 13 068, 75 euros. Grâce à vous, un tiers de la somme indispensable (40 000 euros) est déjà réuni. Continuons à nous mobiliser.

LA RÉDACTION
courrier@zoomjapon.info

259 000 **Au 1er octobre 2011, la population au Japon s'élevait à 127 799 000 habitants, soit 259 000 personnes de moins que l'année précédente. Depuis 1950, c'est la plus forte baisse enregistrée. Elle comprend les quelque 51 000 étrangers qui ont quitté le territoire.**

Couverture : Marche antinucléaire à Tôkyô, le 11 mars 2012. Les manifestants ont formé une chaîne humaine devant le Parlement.

UN JOUR AU JAPON par Eric Rechsteiner

Le 4 avril 2012, université de Tôkyô, à Tôkyô



© Eric Rechsteiner

Le printemps est de retour. C'est la saison que tout le monde attend ne serait-ce que pour profiter de la floraison des cerisiers. Comme ces étudiants de l'université de Tôkyô qui s'entraînent au base-ball, nombreux sont les Japonais qui se rendent dans les parcs où ils profitent des arbres en fleurs. En famille, entre amis ou entre collègues de travail, ils se rassemblent pour célébrer ensemble ce moment éphémère de l'apparition des premières fleurs.

DÉCHETS L'Alaska en première ligne

Un an après le séisme et le tsunami du 11 mars, les premiers déchets emportés par la vague géante s'échouent en Alaska et dans le nord-est du continent américain. Après un chalutier fantôme que les garde-côtes ont coulé au large des côtes canadiennes, c'est un ballon de football et un autre de volley qui sont arrivés sur une plage d'Alaska le 22 avril.

ENERGIE Un nouveau patron pour Tepco

SHIMOKÔBE Kazuhiko devrait prendre la direction de Tepco, l'entreprise qui gère notamment la centrale accidentée de Fukushima Dai-ichi. Le choix s'est porté sur cet avocat parce qu'il a une très bonne connaissance du dossier lié à la catastrophe de Fukushima, en particulier ce qui concerne la question du dédommagement des personnes affectées par les fuites radioactives.

DÉFENSE Redorer le blason des militaires

Depuis des mois, le gouvernement cherche à clarifier le rôle des forces d'autodéfense auprès de l'opinion. Sans succès.

On le sait maintenant. Les Nord-Coréens ont échoué, le 13 avril, dans leur tentative de lancer une fusée. Considéré par les Américains et leurs alliés comme un missile à longue portée, le lanceur a explosé peu après son décollage, évitant ainsi des problèmes dans toute la région. Il faut dire que la plupart des pays concernés, Japon en tête, avaient annoncé la couleur, affirmant que l'engin nord-coréen serait abattu s'il menaçait le territoire japonais. Les autorités avaient donc déployé notamment à Okinawa sur la trajectoire estimée de la fusée des missiles anti-missiles Patriot au milieu de certaines villes pour rassurer la population qui depuis plusieurs jours était alimentée par des messages annonçant le prochain lancement du missile. C'est la seconde fois que de telles mesures de déploiement sont mises en œuvre au Japon. Elles répondent sans doute à une nécessité de défendre le territoire, mais surtout à légitimer de plus en plus la présence des forces d'autodéfense (FAD) dont le rôle reste, pour bon nombre de Japonais, quelque peu obscur. C'est d'autant plus important que l'environnement géostratégique de l'archipel a beaucoup évolué au cours des deux dernières décennies. Si l'Union soviétique était l'ennemi principal du temps de la guerre froide, les Japonais s'en préoccupaient peu dans la mesure où la défense de leur territoire était assurée par le parapluie nucléaire américain. La fin de la guerre froide a brouillé les cartes. La Russie n'est plus le pays dont les Japonais ont le plus peur. D'ailleurs, les stratèges nippons n'imaginent plus que leur territoire puisse être menacé par le nord-est, à savoir Hokkaidô. Leur regard s'est tourné vers le sud, vers Okinawa, c'est-à-dire des zones qui font face à la Chine populaire. Il ne faut donc pas s'étonner de la volonté du Japon de coopérer avec ses voisins asiatiques inquiets, eux aussi, des visées hégémoniques chinoises. On comprend aussi pourquoi le Premier ministre NODA a profité de la visite mi-avril de son homologue britannique David Cameron pour signer un premier accord de coopération en matière de défense. Son gouvernement entend renforcer le dialogue militaire avec la Corée du Sud, les Philippines et Taiwan pour permettre une meilleure coordination des efforts en cas de crise. Reste que le principal défi pour les pouvoirs publics est de clarifier le rôle des FAD auprès de l'opinion publique. Le changement de statut de l'administration qui s'en occupe — en 2007, l'agence de Défense était devenue ministère de la Défense — avait été un premier pas, mais largement insuffisant. L'intervention efficace des FAD après le séisme du 11 mars a aussi joué en leur faveur, mais il en faut davantage pour faire évoluer les mentalités. La présence de membres du groupe AKB48 composé de jolies jeunes femmes en tenue militaire en première page du magazine *Mamor*, organe d'information des FAD, est peut-être de nature à faire évoluer les mentalités. Rien n'est moins sûr.


Prêts à intercepter la fusée nord-coréenne.

GABRIEL BERNARD

BÉNÉVOLAT Des étrangers si proches

Ils sont très nombreux à s'être spontanément portés volontaires pour venir en aide aux sinistrés. Toutes nationalités confondues.



Gabriel Bernard

La ville d'Ishinomaki, à une soixantaine de kilomètres au nord de Sendai, a été très touchée par le tsunami du 11 mars 2011. Ici, on stocke les véhicules endommagés en attendant qu'ils soient recyclés.

Après le tremblement de terre et le passage du tsunami du 11 mars dernier, le nord-est n'était plus que chaos. Des débris à perte de vue, des maisons détruites, des routes et des ponts brisés. Alors que les secours se mettaient en marche, de nombreux volontaires, de tous horizons, sont venus spontanément prêter main-forte.

Des Japonais mais pas uniquement. Beaucoup de "Japonais de cœur" n'ont pas hésité à retrousser leurs manches. Par solidarité, par altruisme. Si aujourd'hui, la phase de déblaiement est quasiment terminée, c'est aussi grâce à l'investissement de tous ces gens. Difficile encore de quantifier le nombre de personnes qui ont œuvré dans cette partie de l'archipel. Qu'ils soient restés un week-end, une semaine, ou plus longtemps, qu'ils soient venus seuls ou au sein d'une organisation, l'élan de solidarité a été fort et prononcé d'une seule voix.

Mai 2011. Nous sommes deux mois après le tremblement de terre. Jin Man-seo quittait sa Corée natale dans l'unique but d'être volontaire. *"Lorsque j'ai vu ce qui se passait au Japon, j'ai été très ému. J'ai eu envie de me rendre utile. Avant cela, j'étais soldat dans mon pays depuis six ans donc j'avais des compétences dans ce type de situation d'urgence"*, raconte-t-il. Mais c'était la première fois que Jin Man-seo prenait l'avion. *"Les zones dévastées par le tsunami étaient pires que vous ne pourriez l'imaginer. On aurait dit une zone de guerre. Les maisons étaient détruites, les ponts à terre. Les voies ferrées impraticables. J'ai travaillé en tant que volontaire de mai à juin, puis en juillet. Les gens sur place ne cessaient de nous remercier de leur avoir apporté notre aide. Ils étaient si désemparés"*, ajoute-t-il.

Robert Elliott est originaire de Philadelphie, aux Etats-Unis. Il travaille pour la branche japonaise d'une grande entreprise internationale de conseil en finance depuis presque trois ans. Profil de l'expatrié au train de vie aisé. *"J'étais à Tôkyô en pleine réunion, au 29ème étage d'un building, quand la terre a tremblé. Nous sommes descendus par les escaliers et j'ai marché plus de trois heures pour regagner mon appartement. Arrivé chez moi, j'ai été vraiment choqué quand j'ai vu les images du tsunami à la télévision"*, explique-t-il. En juillet 2011, Robert a voulu se rendre utile. Il a contacté l'organisation Peace Boat qui avait l'avantage de prendre aussi les volontaires qui ne maîtrisent pas la langue japonaise. *"Nous étions huit dans le groupe ce week-end-là, de sept nationalités différentes. Arrivés sur place, à Ishinomaki dans la préfecture de Miyagi, nous étions 130."* Une vraie fourmilière. *"Notre groupe en a complété un autre de vingt personnes qui devait déblayer à la main un vieux cimetière jouxtant un temple. Les deux étaient totalement détruits. Des hommes travaillaient là depuis des mois à soulever la boue et les débris toute la journée. Certains étaient assez âgés, mais ils continuaient leurs tâches non-stop sous une chaleur étouffante"*, souligne-t-il non sans une pointe d'admiration.

Dans sa voix, un vrai sentiment d'accomplissement. *"Ces gens ne cessaient de nous remercier de leur avoir apporté notre aide et nous ont invités au prochain festival qui serait organisé sur ce site. Dans le bus qui nous*

ramenait à Tôkyô, on était vraiment contents d'avoir donné un peu de notre temps. Je vais recommencer dès que possible", ajoute-t-il.

D'autres volontaires ont poussé l'engagement encore plus loin. Comme Mickaël Martin. Egalement de nationalité américaine, il vit au Japon depuis neuf ans. Il étudie le japonais depuis de nombreuses années et a travaillé à Hokkaidô puis à Utsunomiya, dans la préfecture de Tochigi entre Tôkyô et la région dévastée par le tsunami, pour une société de recyclage d'équipements médicaux. Après le 11 mars, il a démissionné pour se porter volontaire à temps plein. *"J'avais déjà l'intention de quitter cette entreprise, mais après le 11 mars, j'ai ressenti l'urgence d'aider les sinistrés et j'ai fait ce choix. Je me suis dit : si tu n'aides pas ton prochain dans une telle situation, quel genre de personne es-tu ?"* Ironie du sort. *"J'étais sensé prendre un train pour Sendai ce jour-là . Mon train était à 16 h 30 et la terre a tremblé à 14 h 46. J'aurai pu être sur les lieux au moment du drame. Je me suis senti terriblement concerné et j'avais envie d'aider ceux qui ont souffert et qui ont tout perdu"*, explique-t-il.

S'il a été volontaire dans différentes villes sinistrées, c'est surtout à Minami Sôma que Michaël Martin a apporté son aide. *"La ville est située près de la zone d'exclusion de la centrale de Fukushima Dai-ichi, les réfugiés, là-bas, sont sous le choc du tsunami, mais aussi de l'accident nucléaire. Ils sont très courageux"*, insiste-t-il. Il a géré la livraison et la distribution de matériaux entre Tôkyô et la zone sinistrée. *"Je me suis aussi occupé de restaurer des photos trouvées dans les décombres pour les mettre en ligne et tenter de retrouver les propriétaires. J'ai aussi pris beaucoup de photos pour un travail de mémoire auquel je voudrais contribuer"*, confie le jeune homme. Aujourd'hui, Michaël Martin est, plus que jamais, décidé à rester au Japon. *"Il est hors de question que je retourne aux Etats-Unis. Je reste dans cette partie du Japon. A vrai dire, je cherche actuellement un emploi et un logement dans la région de Sendai. Pour m'investir encore plus. Il y a encore tant à faire"*, conclut-il.

JOHANN FLEURI



Gabriel Bernard

A Ishinomaki, cette énorme cuve est une vestiges du tsunami.

INTERVIEW

Michaël Martin, bénévole américain

Au Japon, on dit souvent que celui qui est gaijin reste gaijin. Un étranger.

Michaël Martin : En tant que volontaire, je n'ai jamais ressenti cela. Les habitants du nord-est étaient reconnaissants de l'aide que nous leur apportions. Ils étaient même un peu surpris de voir des gens originaires d'autres pays prêts à les aider.

Que ressent-on lorsque l'on arrive dans ces régions sinistrées ?

M. M. : Les sinistrés sont des personnes extrêmement résilientes : ils ont vécu un traumatisme énorme, mais ils tentent coûte que coûte de rebondir. A leur place, je pense que je n'aurai pas imaginé vivre un jour de plus... J'aimerais que le plus de personnes possible rencontrent ces gens. Je pense qu'entretenir un dialogue avec des personnes qui ont autant souffert, mais qui ne se sont pas résignée contribue à changer le cœur de n'importe qui. Cela donne envie d'aider son prochain. Les voir affronter l'adversité avec tant de force nous remplit d'humilité.

Le travail des volontaires touche-t-il à sa fin aujourd'hui ?

M. M. : Non, c'est loin d'être terminé. Il y a encore énormément à faire pour parler d'un retour à la normale. Beaucoup de gens pensent que tout va bien à présent, mais c'est faux. Il faudra de nombreuses années avant que la situation de la région se stabilise et retrouve un rythme de vie normale. Et avec l'immobilisme actuel du gouvernement, les choses ne bougent pas assez vite pour la population locale. Que l'on soit Japonais ou pas, il est impossible de voir tout ça et de rester insensible. On ne peut que se sentir impliqués et ressentir une profonde empathie.

PROPOS RECUEILLIS PAR J. F.



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Le 4 avril 2012, à Kasumigaseki, le quartier des ministères à Tôkyô, des militants campent pour dénoncer la politique nucléaire du pays. "La sécurité avant tout. Stop au nucléaire", proclame cette vieille dame qui participe à ce mouvement de protestation.

NUCLÉAIRE La société civile donne de la voix

En l'espace d'une année, l'opinion publique a évolué. Elle manifeste son rejet de la politique énergétique de l'Etat.

Ils sont vieux. Ils sont jeunes. Il y a des artistes, des mères de famille, des retraités. Certains sont célèbres, d'autres sont des illustres inconnus. A priori, rien ne les rapproche. Pourtant, ils combattent pour la même cause : une sortie du nucléaire. Plus d'un an après la catastrophe du 11 mars qui a conduit à l'accident de la centrale de Fukushima Dai-ichi, les Japonais sont de plus en plus déterminés à en finir avec cette énergie et l'attitude ambiguë des pouvoirs publics à son égard. Dans un sondage du *Tôkyô Shimbun* publié le 18 mars dernier, 80 % des personnes interrogées affirmaient la nécessité de réduire la dépendance du pays vis-à-vis du nucléaire et de mettre en œuvre une politique en faveur d'une sortie du nucléaire au cours des prochains mois. Le pourcentage est considérable quand on se rappelle qu'il y a encore douze mois la majorité d'entre eux se montrait favorable à l'atome. Ce chiffre est d'autant plus intéressant que les autorités n'ont pas ménagé leurs efforts pour rassurer l'opinion publique sur la sécurité des installations. Les opérations de contrôle ont été multipliées à tel point qu'il ne reste actuellement plus qu'un seul réacteur en service sur les 54 installés dans l'archipel. Le 6 mai, ils seront même tous à l'arrêt, pour une journée seulement, mais l'annonce faite par EDANO Yukio, le ministre en charge du dossier, a suscité pas mal de réactions négatives de la part des industriels de la filière qui craignaient que ce soit un signal trop fort en direction des partisans d'une sortie immédiate du nucléaire. Ces derniers sont de plus en plus nombreux et n'hésitent plus à se faire entendre. Le succès des manifestations organisées depuis l'automne dernier à l'initiative de ÔE Kenzaburô, prix Nobel de littérature, et du journaliste KAMATA Satoshi (voir *Zoom Japon* n°16, pp. 4-5) a permis d'élargir la base de ceux qui ne veulent plus entendre parler de l'énergie nucléaire. Les premières manifestations du printemps 2011 avaient surtout été le fait de la jeunesse contestataire qui se retrouvait à Kôenji, son quartier de prédilection (voir *Zoom Japon* n°10, pp. 4-9). Puis au fil des semaines, devant le manque d'informations précises et claires sur les dangers liés à la radioactvité, un nombre croissant de Japonais ont exprimé leurs doutes et leur désir de changer. Leur message prend aujourd'hui un peu plus d'ampleur à l'approche de l'été, période de forte consommation électrique (en raison de l'utilisation massive de l'air conditionné dévoreuse d'énergie). En effet, les responsables gouvernementaux multiplient les annonces soulignant les risques de coupure si les centrales actuellement à l'arrêt ne sont pas remises en service d'ici le début de la saison chaude. Ils rappellent également que cela

80 % des Japonais veulent en finir avec l'atome

pèse sur l'économie nationale. En 2011, le déficit commercial du pays a battu tous les records, en raison notamment de l'importation massive de matières premières fossiles pour les centrales thermiques. Quel que soit leur discours, il ne convainc plus les Japonais qui ont décidé de mettre en doute la parole de l'Etat. Ils sont désormais plus préoccupés par la sécurité physique que par celle de l'économie. Selon un autre sondage mené le 14 avril par la chaîne de télévision TV Asahi, 59 % des personnes interrogées acceptent que leur facture d'électricité subisse une forte augmentation tant que l'énergie n'est pas produite par des centrales nucléaires. Elles sont même 90 % à estimer qu'il sera nécessaire de faire de nouvelles économies d'énergie pendant l'été comme cela avait été le cas l'an dernier. Ces pourcentages élevés ne reflètent pas seulement une sorte de fatalisme devant une situation dont les Japonais n'ont pas la maîtrise. Ils traduisent une prise de conscience de l'absurdité de posséder des centrales sur un territoire soumis régulièrement aux caprices de la nature. Au cours des dernières semaines, plusieurs rapports sur les risques sismiques ont été rendus publics, soulignant une nouvelle fois les dangers de tsunami. L'accident de Fukushima Dai-ichi étant directement la conséquence de la déferlante qui a suivi le séisme du 11 mars 2011, les Japonais craignent évidemment que les installations nucléaires — dont beaucoup sont implantées en bordure de mer — connaissent le même sort, en particulier dans des régions bien plus peuplées que celle autour de Fukushima. Lorsqu'ils lisent que les risques d'un séisme puissant dans le sud de l'archipel s'élèvent désormais à 70 % au cours des prochaines années et que la taille de la vague pourra atteindre 30 mètres à certains endroits, ils ne veulent pas entendre parler d'un redémarrage des centrales dont les protections contre les tsunami sont loin d'être capables de résister. Voilà pourquoi ils sont dans la rue, n'hésitant pas à installer des tentes dans le quartier des ministères à Tôkyô pour sensibiliser les fonctionnaires et leur faire comprendre que la page du nucléaire doit être enfin tournée. Leur combat est loin d'être terminé, car la résistance du système est forte. Mais la voix de la société civile commence à se faire entendre auprès de certains dirigeants. Le 12 avril, 55 élus du Parti démocrate, actuellement au pouvoir, ont créé l'Association de réflexion en faveur d'une sortie du nucléaire (Datsugenpatsu rôdomappu wo kangaeru kai) à laquelle participe l'ancien Premier ministre KAN Naoto qui s'est retrouvé en première ligne en 2011 pour gérer la crise de l'après 11 mars. De son côté, HASHIMOTO Tôru, le maire d'Ôsaka (voir *Zoom Japon* n°19, pp. 4-5), a exprimé publiquement ses doutes sur la remise en route de certaines centrales. L'homme politique à qui l'on prête de grandes ambitions surfe bien sûr sur la vague du rejet à l'égard du nucléaire, ce qui lui vaut de bénéficier d'une popularité importante (57 %) sur ce sujet. De quoi faire réfléchir les dirigeants actuels.

ODAIRA NAMIHEI

INITIATIVE

Un journal gratuit pour penser l'avenir

Les amateurs de pop japonaise connaissent forcément le groupe Asian Kung-fu Generation qui, depuis plusieurs années, cartonne dans les classements des meilleurs ventes de disques. Ses concerts affichent souvent complet et ses membres n'ont pas à se plaindre de la vie. Pourtant, le groupe, en particulier son leader GOTÔ Masafumi, se sent désormais investi d'une mission. Celle-ci consiste à s'investir davantage dans le destin du Japon, en sensibilisant les plus jeunes aux grandes questions qui auront une influence sur leur avenir. Pour GOTÔ Masafumi, il est essentiel de se projeter et d'imaginer le Japon de demain. Il a donc créé un journal. Baptisé *The Future Times*, ce trimestriel gratuit est une réaction à la situation de crise née après le séisme du 11 mars 2011 et l'accident de la centrale de Fukushima Dai-ichi. *"*The Future Times *est un journal qui a été fondé par des bénévoles désireux d'alimenter la réflexion sur l'avenir. Chacune des personnes qui y participe a déjà un emploi. Elles s'y consacrent dans leur temps libre"*, explique le leader d'Asian Kung-fu Generation. Quand on lui demande pourquoi il a décidé de se lancer dans cette aventure, il répond simplement : *"J'avais simplement envie de le faire". "Pendant de longues années, je me suis beaucoup investi dans la création d'œuvres artistiques. Mais j'ai eu l'impression qu'au Japon, les musiciens, en particulier, au niveau de la scène rock s'investissaient peu dans la société. C'était particulièrement vrai de notre génération. Cela m'a pas mal préoccupé et interpelé. J'ai donc cherché à créer quelque chose qui puisse avoir une quelconque influence"*, ajoute-t-il.

Les événements du printemps 2011 ont été le détonateur de l'engagement de GOTÔ Masafumi. *"Je me suis demandé ce que je pouvais faire en tant que citoyen. L'idée du journal s'est imposée après m'être plongé dans l'histoire de la musique. Au Moyen-Âge, en Europe, les troubadours qui allaient de ville en ville pour distraire le public étaient aussi ceux qui diffusaient l'information. Ils remplissaient le rôle du journal. Tout naturellement, je me suis dit que le papier restait le meilleur moyen pour informer"*, poursuit le musicien qui en a associé d'autres à son entreprise. SAKAMOTO Ryûichi pour ne citer que lui participe, en livrant ses impressions sur le chemin que doit emprunter le Japon pour sortir de la crise environnementale dans laquelle il se trouve. GOTÔ Masafumi est sur la même longueur d'onde. *"Le 8 mars 2011, j'avais noté dans mon journal intime mes impressions négatives sur le nucléaire"*, rappelle-t-il.

Dès lors, on comprend pourquoi l'un des principaux chevaux de bataille du *Future Times* est l'abandon du nucléaire. Par ailleurs, les deux artistes ont lancé une initiative musicale qui débouchera en juillet prochain sur une série de concerts dont le leitmotiv sera la sensibilsation de l'opinion à la nécessité de sortir de la dépendance à l'égard de l'énergie nucléaire. Dans le troisième numéro du *Future Times* qui est paru le 6 avril dernier, la thématique occupe une place importante sans pour autant devenir une obsession. Il s'agit surtout d'alimenter la réflexion des lecteurs, en leur apportant des informations et des témoignages. Pour GOTÔ Masafumi, il est indispensable de mettre en avant les alternatives au nucléaire plutôt que de simplement se contenter de dénoncer quelque chose que tout le monde semble aujourd'hui rejeter dans l'archipel. *"La catastrophe qui s'est déroulée dans le nord-est du pays a démontré la nécessité de repenser notre politique énergétique"*, peut-on lire en introduction d'un article sur la biomasse en tant que source d'énergie renouvelable. La question énergétique est évidemment un sujet d'importance pour l'avenir de l'archipel et pour un journal qui a pour vocation de s'intéresser au futur, elle s'impose. Mais la publication voulue par GOTÔ Masafumi ne se limite pas à ce seul sujet. Ce qui ressort de la lecture du *Future Times*, c'est l'importance de la solidarité. La couverture du numéro 2 dessinée par le mangaka ASANO Inio (*Bonne nuit Pun Pun, Solanin*, éd. Kana) en témoigne. GOTÔ Masafumi et ASANO Inio se connaissent bien puisque Asian Kung-fu Generation avait mis en musique *Solanin*, la chanson éponyme écrite par le mangaka pour l'adaptation cinématographique de son manga. Une jeune femme, source de chaleur, donne la main à une autre personne qui elle-même, on croit le deviner, fait la même chose. Un cercle vertueux humain sans lequel rien ne sera possible et sans lequel l'avenir du Japon risque d'être compromis. GOTÔ Masafumi a choisi d'y croire.

O. N.



ART Les Chim Pom n'en font qu'à leur tête

Pour eux, l'art est le meilleur moyen pour faire prendre conscience des problèmes du Japon. Et ils ne manquent pas d'imagination.

"Le contraire de l'amour, ce n'est pas la haine. C'est l'indifférence". Dans un bar délabré au 3ème étage du quartier chaud de Shinjuku, rien d'étonnant à ce que USHIRO Ryûta cite Mère Teresa en introduction des Chim Pom, le collectif d'artistes le plus décalé du Japon actuel. *"Nous aimons nous amuser sans penser à l'art. Mais ce qui nous semble amusant, c'est de traiter de choses sérieuses dont personne ne veut parler"*, affirme le porte-parole du groupe. Au lendemain de la triple catastrophe du 11 mars, ce collectif de six artistes déjà actif depuis 2005, a décidé de se rendre à Fukushima *"pour voir"* la zone d'exclusion. *"L'accident a été classé au niveau 7*, rappelle-t-il. *Il n'y avait plus personne qui vivait là-bas, pourtant des humains comme nous étaient restés dans la centrale pour travailler"*. Pendant une journée mémorable qui donnera naissance à plusieurs œuvres de l'exposition *Real Times* montée en mai 2011, les membres de Chin Pom parviennent à pénétrer dans l'enceinte de la centrale de Fukushima Dai-ichi en tenue de décontamination et plantent en haut de l'observatoire le drapeau japonais entouré des losanges du nucléaire. *"C'était comme le drapeau américain planté sur la lune. Fukushima était devenu comme ça, à la fois très proche de nous, mais aussi inaccessible que la lune"*, ajoute USHIRO Ryûta. Quelques semaines plus tard, ils retournent dans la zone interdite avec des habitants de Minami Sôma, et tournent la vidéo *Kiai 100 renpatsu* [Unissons notre courage 100 fois de suite]. Il s'agit d'un hymne à la fois satirique et naïf dans lequel les slogans *"Courage Fukushima"* et *"Vive le Japon"* des médias furent répétés en boucle dans un port ravagé par le tsunami et la radioactivité. *"Il y avait des gens qui pleuraient dans le musée.* Kiai *est à la fois un cri de haine et d'amour"*, explique INAOKA Motomu, un des membres du collectif. Pour lui, cette vidéo exprime la complexité des sentiments de chacun à un moment où des milliers de gens étaient morts et où le gouvernement montrait ses limites à gérer la crise. *"Même quand nous criions "je veux nager dans la mer" ou "la radioactivité, c'est top", ce n'était pas vraiment sarcastique, mais plutôt un appel désespéré"*, confie-t-il, en parlant de la fin complètement absurde de leur film. L'exposition *Real Times* qui n'a duré qu'une semaine a aussi été l'occasion pour Chim Pom de présenter une de ses actions les plus controversées qui a consisté à ajouter les réacteurs en fusion de la centrale de Fukushima sur la fresque *Asu no shinwa* [Mythes de demain] d'OKAMOTO Tarô à la gare de Shibuya, laquelle appartient au patrimoine national. *"Après Fukushima, il nous a semblé juste de faire cet ajout. L'œuvre d'OKAMOTO n'a bien sûr pas été endommagée"*, rappelle USHIRO Ryûta. *Asu no shinwa* est une fresque de 30 mètres qui raconte les horreurs de la bombe atomique. *"Mais tout le monde en a oublié le sens"*, souligne-t-il. Sur la vidéo retraçant le délit, on voit la joyeuse troupe débarquer en pleine heure de pointe pour coller leur version posthume du tableau, puis la police qui intervient deux jours plus tard pour retirer ce que les médias appelleront un "graffiti". *"Nous avons été beaucoup critiqués pour cette opération. Mais tout de même 4 000 personnes sont venues voir notre exposition. C'est la preuve que les Japonais ont envie de savoir"*, estime USHIRO Ryûta.



Alissa Descotes-Toyosaki

Les Chim Pom participent jusqu'au 8 juillet 2012 à l'exposition Hikkurikaeru [Sens dessus dessous] au musée Watarium. A leurs côtés, on retrouve notamment l'artiste français JR et le collectif russe Voina.



En ajoutant les réacteurs en fusion de la centrale de Fukushima Dai-ichi à la fresque signée OKAMOTO Tarô, le collectif s'est attiré les foudres des autorités.

De "Super rat", qui transforme des rats capturés à Shibuya en Pikachu, à "Black of death", où Elie, l'égérie du groupe à la blondeur tout droit sortie d'un manga, est filmée en train d'attirer des centaines de corbeaux au dessus du bâtiment de la Diète, l'imagination débordante des Chim Pom est à la mesure des tabous sociaux qu'ils veulent briser. En 2008, la troupe est partie au Cambodge pour réaliser un des rêves d'Elie, déterrer, comme la princesse de Galles, les mines anti-personnel. *"Elie veut devenir une célébrité, mais qui fait de bonnes actions comme Mère Teresa ou Diana"*, s'amuse USHIRO Ryûta. Le rêve tourne vite à une démonstration façon Chim Pom, quand Elie se retrouve à faire exploser des sacs Louis Vuitton et autres articles de luxe dans un champ de mine, devant des Cambodgiens hilares. Une des photos montre le sourire radieux de cette jeune femme issue de la génération des talons compensés de 20 cm et tannée aux rayons x, entourée de jeunes Cambodgiens sans bras. Une photo touchante et complètement scandaleuse. *"Nous avons ensuite organisé à Tôkyô une vente aux enchères avec ces objets. Nous avons pu récolter 1 million de yens pour nos amis cambodgiens"*, explique USHIRO Ryûta. Ce dernier appartient à cette génération désabusée et issue du Japon ultra-consommateur de la bulle économique. *"Mes parents sont communistes, une espèce rarissime au Japon. Ils allaient par exemple écouter des réunions d'atomisés de Hiroshima, des trucs bizarres comme ça. Quand j'étais ado,*

ça me gênait beaucoup", se souvient-il. C'est après une rencontre avec l'artiste AIDA Makoto, dont les peintures de lycéennes en train de se faire hara kiri ne sont pas appréciées au Japon, qu'USHIRO Ryûta se tourne vers l'art. *"Un art sans planning"*, précise-t-il. A l'art formaté, les Chim Pom opposent l'improvisation du "guerilla art". En 2008, le groupe brise pour la première fois le tabou du nucléaire avec le projet *Pika !*. *"On nous avait proposé d'aller exposer à Hiroshima. Quelques jours avant, quelqu'un nous a dit 'surtout n'abordez pas le sujet de la bombe là-bas'"*, rappelle USHIRO Ryûta. Les enfants terribles ont alors commencé à réfléchir à leur rapport au nucléaire. *"Nous avons conclu qu'il n'en existait pas"*, raconte-t-il. *"Les jeunes comme nous avaient oublié Hiroshima, et la signification même d'un Japon en paix. C'était du moins le cas en 2008 avant Fukushima. Nous avons pensé qu'il fallait renouer le lien avec cette tragédie"*. Au-dessus du mémorial de la Paix à Hiroshima, Chim Pom a inscrit dans le ciel le mot *pika* en utilisant le panache d'un avion. Rappelons que *pika* est une onomatopée qui fait penser au bruit d'une explosion. *"Les gens n'ont pas compris. Ils étaient furieux. Mais ensuite, nous sommes allés voir un groupe de militants locaux et ils nous ont très bien accueillis"*, raconte-t-il. Pourtant, le collectif a dû annuler son exposition et présenter des excuses publiques. *"La plupart des survivants de la bombe veulent oublier cette terrible expérience, et les artistes, par égard pour les victimes, sont gênés d'aborder le sujet de front"*, rappelle-t-il. Une situation qu'on retrouve dans le Japon post-Fukushima. *"Après le 11 mars, les artistes disaient que leur art ne pouvait pas servir et préféraient faire du volontariat. Nous pensons le contraire. Il n'y a que l'art pour agir"*. Le collectif poursuit donc son combat. Il organise jusqu'en juillet 2012 l'exposition *Hikkurikaeru* [Sens dessus dessous] qui rassemble les Chim Pom et des artistes parmi les plus "engagés"de la planète comme le Français JR et les russes de Voina. *"Il est temps maintenant que l'art japonais participe à une œuvre commune au niveau mondial"*, assure USHIRO Ryûta. Il cite ensuite le proverbe japonais selon lequel *"le clou qui dépasse attire le marteau"*, mais qu'il adapte à sa façon : *"S'il y a trop de clous qui dépassent, il est difficile de tous les enfoncer"*.

ALISSA DESCOTES-TOYOSAKI



Affiche annonçant l'exposition Hikkurikaeru [Sens dessus dessous]

RÉFÉRENCE

L'EXPOSITION HIKKURIKAERU [SENS DESSUS DESSOUS] à laquelle participent Chim Pom, le Français JR, les Russes de Voina et les Canadiens d'Adbusters se déroule jusqu'au 8 juillet au musée Watarium.
3-7-6 Jingûmae, Shibuya-ku, Tôkyô, 150-0001
Tél. 03-3402-3001 - www.watarium.co.jp
De 11 h à 19 h (nocturne le mercredi jusqu'à 21 h).
Fermé le lundi. Entrée : 1000 yens.
A 8 mn à pied de la station de métro Gaienmae (ligne Ginza).

SOCIÉTÉ **Pas de demi-mesure pour Iwata**

Il aurait pu quitter le Japon. Il a choisi de rester et d'informer sur la radioactivité.

IWATA Wataru n'a pas le profil du militant, encore moins celui d'un citoyen modèle. Fils d'un musicien, cet artiste de 38 ans qui compose des musiques électroniques et peint dans les bars underground de la capitale a tout d'un marginal. Pourtant, au lendemain du 11 mars et de l'accident à la centrale de Fukushima Daiichi, il a créé le CRMS, la première station citoyenne de mesure de la radioactivité au Japon. Une initiative personnelle, qu'il a prise dans l'urgence, pour sauver des vies. *"Quand je suis arrivé dans la préfecture de Fukushima après l'accident, j'avais l'impression d'être dans la Quatrième dimension"*, se souvient-il. *"J'étais assis dans un restaurant, au milieu de lycéennes et de familles. Tout le monde avait l'air normal, mais mon compteur grésillait. On était à environ 3,4 µ Sv/h, soit 5,6 fois plus que dans les zones évacuées autour de Tchernobyl"*. Dans un premier temps, il était parti, dès le 12 mars, se réfugier à Kyôto. *"Je savais que c'était très grave. Alors que beaucoup de gens restaient à Tôkyô, j'avais envie de partir en France. Mais finalement je me suis retrouvé dans la gueule du loup"*, dit-il en souriant. De l'impression de "faux" qui régnait dans la capitale à son arrivée dans la zone contaminée, il garde un souvenir bouleversant. *"La situation à Fukushima m'a rappelé un terme utilisé pendant la guerre. Il s'agit de* kimin *dont le sens est "abandon du peuple". Je me suis dit que si je ne faisais pas quelque chose maintenant, je le regretterais dans 5 ou 10 ans"*. De retour à Tôkyô, IWATA Wataru a cherché du matériel de mesure de la radioactivité. Il a contacté des chercheurs de l'organisme français, CRIIRAD (Commission de Recherche et d'Information Indépendantes sur la Radioactivité), qui l'ont épaulé et formé. *"J'ai compris que sans instruments de mesure, on ne peut pas se protéger de la radioactivité. Le projet 47 a été créé le 1er avril pour offrir à la population de Fukushima un environnement de mesure fiable et indépendant du gouvernement"*, explique-t-il. Il a monté depuis dix autres stations de mesure dont une à Tôkyô, un exploit quand on pense qu'aucune station de ce genre n'existait avant. *"Nous faisons des mesure sur les aliments et calculons aussi l'irradiation interne sur les personnes. Malheureusement, il est encore très difficile de prouver scientifiquement la relation de symptômes alarmants avec la radioactivité"*, ajoute-t-il en parlant de cas de perte de cheveux et d'embryons morts nés apparus après le 11 mars. Installé depuis presque un an dans la ville de Fukushima, il est aussi exposé quotidiennement. *"Je peux décider de partir n'importe quand. C'est ce choix de rester ou partir que nous devons donner aux habitants de Fukushima. Je pense personnellement qu'il est impossible d'évacuer toute la préfecture, mais si une personne décide de rester, elle doit avoir les moyens de se protéger"*, assure-t-il.

A. D-.T



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Cela fait plus d'un an qu'il s'est installé à Fukushima pour y installer des stations de mesure de la radioactivité. Son objectif est de fournir aux habitants des données fiables sur le danger qui les menace.

INFORMATION Mme Satô aura le dernier mot

Pour cette agricultrice mère de cinq enfants qui a tout perdu, il n'est pas question de se laisser endormir par la propagande étatique.

En tête du cortège des manifestants antinucléaires du 11 mars 2012, il n'y a que des femmes. Armées de pancartes et de banderoles, elles entourent SATÔ Sachiko, une mère de famille qui s'est faite le porte-voix de leur révolte. *"Je suis une paysanne et mère de cinq enfants ! Nous allons montrer que le Japon peut se passer de l'énergie nucléaire !"* crie t-elle avec la même vigueur que lors de son passage à New-York en septembre 2011. Elle avait alors interpelé le Premier ministre japonais à sa sortie de l'Assemblée générale des Nations Unies où il était intervenu sur la sécurité nucléaire. Elle lui avait lancé : *"Noda! Vous ne protégez pas les enfants de Fukushima, alors n'allez quand même pas colporter des mensonges sur la sûreté nucléaire dans le monde !"*
Le destin de cette agricultrice a basculé le 11 mars 2011, avec des milliers d'autres habitants de Fukushima. *"J'avais une ferme à Kawamata, à 80 kilomètres de la centrale. Le 12 mars, j'ai évacué mes enfants et abandonné le travail de toute une vie. Mais beaucoup de familles n'ont même pas eu cette chance et sont toujours coincées à Fukushima"*, rappelle-t-elle. Au lendemain de la tragédie, alors que la campagne rassurante sur la sécurité nucléaire menée par les conseillers de la préfecture battait son plein, SATÔ Sachiko et d'autres parents ont relevé les niveaux de radioactivité dans les écoles. Le résultat était tellement alarmant que cette femme a décidé de se rendre dans la capitale pour demander au ministère de l'Education de revoir le seuil de tolérance qui est passé de 1 à 20 mSv/an même pour les enfants. Devant des fonctionnaires ébahis, elle a mis sous leur nez une motte de terre contaminée issue de la cour d'une école de Fukushima en leur criant : *"Si c'est sans danger, vous n'avez qu'à la ramener chez vous !"* Cet acte de remise en cause de la parole gouvernementale diffusé sur Internet a contribué à briser le tabou de la radioactivité. Quelques semaines plus tard, un bus avec 70 mères à son bord est arrivé devant le ministère. Elles étaient toutes membres de l'association *Protégeons les enfants de Fukushima contre la radioactivité* créée par SATÔ Sachiko et d'autres parents. *"Les mères de Fukushima sont complètement perdues. Elle veulent protéger leurs enfants, mais ne savent pas quoi faire ni qui croire, parce que les conseillers embauchés par la préfecture étaient gentils et polis, et leur ont assuré que même avec 100 mSv/an, il n'y avait pas de problème pour la santé"*, fustige-t-elle. La campagne des autorités relative à la sécurité nucléaire a duré de fin mars à début mai 2011. Elle a fait des ravages, dans la mesure où elle encourageait les mères et les enfants évacuées à revenir à Fukushima pour la rentrée des classes. *"A Fukushima, il y a eu des coupures d'électricité pendant 3 jours après l'accident. Il n'y avait aucune information, pas de télé. Les mères et même leurs enfants faisaient la queue dehors pour acheter de l'eau et de l'essence, sans savoir..."*, raconte SATÔ Sachiko. Un an après, le gouvernement n'a toujours pas changé de politique. A la télévision et dans les journaux, on ne parle que de reconstruction. Un mot à double tranchant dans le contexte de Fukushima. *"Le gouvernement incite les gens à rester, la préfecture a même autorisé la réouverture de certaines zones du périmètre d'exclusion"*, explique-telle. Face à cette situation, l'association de SATÔ Sachiko a redoublé d'efforts pour informer sur les dangers de la radioactivité et sur les moyens disponibles pour quitter la région. *"La préfecture de Yamagata et les autorités de Hokkaidô ont mis à disposition des logements gratuits pendant 2 ans pour accueillir les familles de Fukushima qui veulent partir. Les gens peuvent choisir en connaissance de cause s'ils veulent ou non continuer à vivre ici"*, ajoute cette femme avec conviction. Le choix d'évacuer offre aussi la possibilité pour les familles d'envoyer régulièrement leurs enfants dans des crèches en dehors de Fukushima pour leur permettre de respirer un air moins pollué. *"Cette décision n'est malheureusement pas à la portée de tous, et beaucoup de gens restent"*, regrette-t-elle. En novembre dernier, SATÔ Sachiko a créé le café Hamoru dans le centre de Fukushima. On peut venir s'y ravitailler en légumes qui proviennent de l'ouest et du sud du Japon. *"Au moins les gens qui restent peuvent manger sainement et se protéger de l'irradiation interne"*, affirme-t-elle. Elle pense surtout aux enfants. Pour cette femme qui tenait une ferme organique depuis 30 ans, la santé des enfants japonais est un sujet qui la passionne depuis très longtemps. *"Il y avait déjà avant le 11 mars des cas graves d'atopie chez les enfants. Ma ferme accueillait beaucoup de chercheurs et de jeunes agriculteurs qui voulaient apprendre comment utiliser les insecticides sans polluer la terre, utiliser l'énergie sans la gaspiller, apprendre à vivre en autosuffisance"*, raconte SATÔ Sachiko. Sa ferme est à présent contaminée, un dommage qu'aucune indemnité ne pourra jamais compenser. Mais de la colère qui a découlé de cette situation, elle a décidé de mener des actions pour continuer à protéger les enfants et enseigner ce qu'elle croit être l'essentiel. *"Le gouvernement a choisi de privilégier l'économie plutôt que la vie de nos enfants. Si c'est comme ça, je veux m'affranchir de ce gouvernement"*, déclare t-elle. *"Hiroshima-Nagasaki-Fukushima. Jamais deux sans trois, dit-on. Mais il n'y aura pas de quatrième fois !"* a-t-elle déclaré un jour devant une assemblée de mères en pleurs. *"Nous voulons que ce drame s'arrête à Fukushima. 'Fuku' dans le nom Fukushima veut dire donner la bonne fortune. Si nous parvenons à tirer une leçon de ce drame et sortir du nucléaire, Fukushima sera alors une chance pour le monde entier"*.

A. D-T.



Alissa Descotes-Toyosaki

"Protégeons les enfants", peut-on lire sur la pancarte que brandit SATÔ Sachiko lors d'une manifestation organisée en faveur d'une sortie du nucléaire.

ACTION Le ras-le-bol des Frying Dutchman

Bien décidé à réveiller les Japonais, le groupe originaire de Kyôto descend dans la rue à la rencontre du public.



Alissa Descotes-Toyosaki

Pour faire passer leur message, les membres du groupe Frying Dutchman improvisent des concerts dans les rues. Une attitude qui leur vaut souvent des ennuis avec la police.

"On va d'abord cracher notre venin, ensuite on va parler d'amour !" Dans le bar du Bonobo, la foule siffle et crie. Les Frying Dutchman entament les premiers accords très doux de *Human Error* [Erreur humaine]. *"Espèces de batards ! Vous osez comparer le plutonium à la radiation naturelle ! Respirez un peu cette substance et toutes vos cellules et votre ADN seront foutus pour des générations !".* Cette chanson écrite après les événements du 11 mars 2011 par le leader du groupe, Lee Tabasco, se déroule comme une histoire. Il s'agit de l'histoire de l'humanité, la décadence d'un système, celle du Japon, Hiroshima-Nagasaki puis Fukushima, le pire accident nucléaire de l'histoire. D'une durée de 17 minutes, *Human Error* a bénéficié d'audiences records sur la Toile avant de sortir en disque chez un label indépendant. Véritable grenade lancée contre le pouvoir, la chanson a projeté le groupe rock sur les devants de la scène antinucléaire. *"Une fois l'emplacement choisi pour installer la centrale, les compagnies d'électricité arrosent d'argent la population locale. Ils emmènent les gars dans des bars à hôtesses et les personnes âgées dans les sources thermales... pots-de- vins ! pots-de-vin !"* dit aussi la chanson. Dans le public, on entend des gloussements. *Human Error* est une chanson qui parle de ce que tout le monde sait, mais que personne n'a jamais osé dire, ou voulu entendre.

"Le drame des Japonais, c'est qu'ils se taisent", affirme Lee. Dans le petit salon en tatami, ses trois accolytes hochent la tête. Cota le guitariste, Taiga too late, Akihiro "cyberyakuza", l'ingénieur du son, sont tous comme lui originaires de Kyôto. Ils ont environ une trentaine d'années et des parcours très différents. *"Voici "Charisma Smile" notre contrebassiste. Il a laissé un groupe très connu pour nous rejoindre. Maintenant il cultive des tomates à Kyôto !"* poursuit Lee. Fondé au début des années 2000, Frying Dutchman doit son nom au fameux bateau pirate hollandais *Flying dutchman* [Hollandais volant] qu'ils ont un peu déformé. *"La première fois qu'un étranger m'a parlé, c'était à Amsterdam, il m'a dit "extasy". Depuis je suis tombé amoureux de la Hollande",* se souvient Lee Tabasco. Outre une tournée avec son groupe en Europe et en Israël, il a beaucoup voyagé et fait un séjour sur un banc avec un clochard parisien. *"Ensuite, tu rentres chez toi et tu n'as plus peur de traverser la rue quand le bonhomme est rouge",* conclut- il en remettant en place son iroquoise.

Coréen de troisième génération, *"né au Japon, mais sans le droit de vote",* Lee est un grand sentimental. *"Je n'écris que des chansons d'amour. Les paroles de* Human Error *me sont venues d'un coup alors que je conduisais une benne de recyclage",* raconte-t-il. Pour lui, ce titre aux airs de guide révolutionnaire ne lui appartient pas, c'est une chanson qui appartient au peuple japonais. *"Je ne suis pas spécialiste, je ne regarde pas la télé. Je suis allé assister à des conférences sur l'écologie, j'ai lu des ouvrages sur le nucléaire. Tout ce que je raconte, c'est du niveau du primaire. La force du mal, ça se comprend à l'instinct",* insiste-t-il. Le groupe est connu pour donner des concerts improvisés, dans la rue, avec des hauts-parleurs et sans autorisation. C'est *"pour faire monter la colère chez les Japonais",* ajoute-t-il. Le dernier qu'ils ont monté à Shibuya s'est terminé par l'intervention de deux agents qui ont commencé à les poursuivre dans les ruelles du quartier tandis qu'ils entamaient le dernier verset de *Human Error*. *"Ce dont nous avons besoin! Criez-le : "Amour ! Amour ! Maintenant, laissez les salauds vous entendre ! Salopards ! Salopards ! Très bien, maintenant levez-vous et faites entendre votre voix ! Plus jamais d'énergie nucléaire !"*

A. D-T.

EXTRAIT

Human Error, un cri de révolte qui vient des tripes

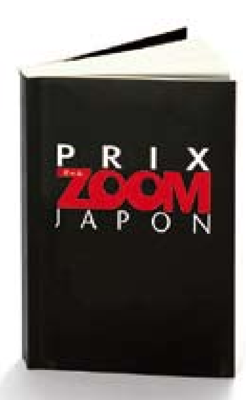
La chanson *Human Error* de Frying Dutchman dure près de 17 minutes. Elle a pour but de dénoncer le tout nucléaire défendu par les autorités japonaises.

"Un grand nombre de personnes sur Twitter et Internet ergotent sur les déclarations des anti-nucléaires, mais ces types superficiels ne comprennent pas du tout la situation. C'est pathétique ! Ne dites pas que vous soutenez l'énergie nucléaire tant que vous ne connaissez pas la réalité de l'histoire. Hiroshima et Nagasaki, l'exposition aux radiations dont ont été victimes les membres de l'équipe du Fukuryumaru [en 1954 à la suite d'un essai nucléaire américain sur l'atoll de Bikini], la campagne "d'utilisation pacifique" du nucléaire lancée par les Nations unies à partir de 1953, qui était juste une couverture pour la course aux armements atomiques entre les Etats-Unis et l'Union soviétique, les projets d'énergie nucléaire élaborés par l'Amérique et vendus au public par le journal Yomiuri *et la chaîne de télévision de* Shôriki *Matsutarô [il s'agit de Nippon TV]. Voilà comment l'uranium est arrivé au Japon. Une fois que vous connaissez cette histoire, votre point de vue va changer ! Une fois que vous voyez l'impact négatif de la réaction en chaîne de l'énergie nucléaire à travers toute notre société, vous aurez alors envie de vomir ! Encore faut-il avoir un cœur."*

Traduction française par Kna

ÉVÉNEMENT Le prix *Zoom Japon* revient

Après le succès de la première édition qui a vu le roman de Isaka Kôtarô, *La Prière d'Audubon* traduit par Corinne Atlan (éd. Philippe Picquier) et le manga de Kamikura Kazuo, *La Plaine du Kantô* traduit par Samson Sylvain (éd. Kana) récompensés, *Zoom Japon* lance la deuxième édition. Divisé en deux catégories : littérature et manga, le prix Zoom Japon vise notamment à mettre en valeur le travail des éditeurs et des traducteurs qui depuis des années se démènent pour assurer la diffusion de la culture japonaise en France. Pour décerner cette récompense qui sera annoncée chaque année au début du printemps, *Zoom Japon* invite ses lecteurs à faire partie du jury. Si vous êtes amateur de lecture, si vous aimez le Japon, si vous êtes prêt à lire beaucoup au cours des prochains mois et si vous avez envie de partager votre passion avec d'autres personnes, n'hésitez pas à faire acte de candidature pour participer à la remise du deuxième prix Zoom Japon au printemps 2013. Pour y participer, rien de plus simple, il vous suffit de nous adresser avant le 15 juin par courriel une lettre de motivation avec vos goûts en matière de lecture et vos coordonnées à :



prix@zoomjapon.info

MUSIQUE Le retour de Mr. Children

Cela faisait trois ans qu'ils n'avaient pas donné de nouvelles. Le 18 avril, les membres de l'un des groupes les plus prolifiques des années 1990 ont sorti un single qui rappelle tout leur talent.



Composé pour le générique du film *Bokura ga ita* [Nous étions là] de Miki Takahiro, l'un des grands succès du moment, *Inori* (Prière) et *Pieces* démontrent une nouvelle fois les qualités de composition tant au niveau de la musique que des paroles de Mr. Children. En attendant un album, le groupe a entamé une tournée au cours de laquelle les trois morceaux de ce disque figureront en bonne place.

Toy's Factory, TFCC-89371

CINÉ-CLUB Kitano Takeshi investit La Pagode

Adapté du roman *Sang et os* (éd. du Rocher) de Sogiru Yan, le film *Blood and bones* est à l'affiche de notre rendez-vous mensuel à La Pagode. Réalisé par Sai Yôichi, avec un Kitano Takeshi au sommet de sa forme, ce film aborde la question délicate des Coréens du Japon. A ne pas manquer le 12 mai à 10 h 30. La projection sera suivie d'une discussion avec une spécialiste de cette question.

57 bis, rue de Babylone 75007 Paris

www.rendezvousaveclejapon.fr

HUMEUR par Koga Ritsuko

Autonomie et souffrance

Je rêvais de surmonter la barrière de la langue et d'être autonome dans ce pays comme une grande. Aujourd'hui, après plus de dix années de vie en France, j'arrive enfin à me faire comprendre par mes interlocuteurs. Je peux ainsi me présenter seule presque partout, sauf dans les hôpitaux !

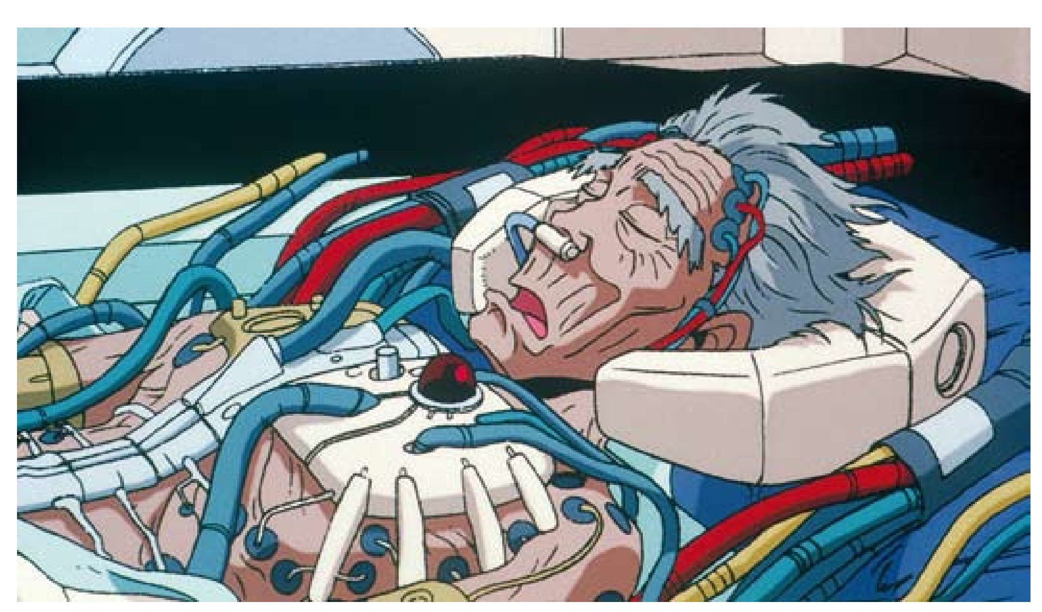
Un jour, je me suis blessé l'œil et j'ai dû aller dans un hôpital. Malgré son service "urgence", j'ai dû attendre pendant une demi-journée dans une salle d'attente qui me rendait encore plus malade, pour avoir une consultation de 5 minutes. Pour l'éviter, j'ai bien compris qu'il fallait prendre rendez-vous. Avec un peu de chance si je n'oublie pas mon rendez-vous quelques semaines plus tard, je me présenterai et expliquerai mes soucis si j'ai mal au ventre par exemple. Mais comment ? J'ai du mal à décrire la douleur sans utiliser des onomatopées à la japonaise comme *shikushiku, zukizuki* ou *kiri-kiri*. Bien que le médecin me demande si j'ai des brûlures d'estomac, je ne peux pas savoir si cette expression correspond à mon état et je lui réponds : "heuuuu, oui peut-être on peut dire comme ça". Puisque je n'en suis pas sûre, je ne peux pas croire le diagnostic qu'il me donne et je ne prends mes médicaments qu'une ou deux fois.



Sinon, mon plus grand souci est le paiement. Je ne sais jamais ce qui est couvert par la Sécurité sociale, ce que je dois payer sur place et comment ce sera remboursé par ma mutuelle. A l'hôpital, je n'ai rien payé, mais dans un autre centre médical, j'ai dû débourser 20 euros. Chez les dentistes, on m'a dit de demander d'abord un devis et de l'envoyer à ma mutuelle. Une fois j'ai suivi ce conseil et j'ai eu un devis de 900 euros (pour une petite opération qui m'aurait coûté 30 euros au Japon). Ma mutuelle n'en couvrant que 40 %, j'ai décidé d'oublier mon rendez-vous suivant. Ainsi, je n'ai toujours pas de médecin de famille et je ne fais jamais d'examen. Aujourd'hui, au lieu d'être autonome, je suis devenue très patiente avec la douleur.

DVD Dur, dur d'être un pépé

Avec *Roujin Z,* l'auteur d'*Akira* aborde de plein fouet un sujet brûlant, celui du vieillissement de la population.


Dans ce film d'animation de 1991, est aussi abordée la question du rapport de l'homme avec les robots.

Depuis plusieurs années, l'une des entreprises, qui fait de la publicité dans la presse, s'appelle France Bed. En dépit de son nom, elle n'est pas française, mais comme son appellation le laisse entendre, elle commercialise des lits, toutes sortes de lits. Mais ces derniers temps, elle communique beaucoup sur sa gamme médicalisée spécialement conçue pour répondre aux besoins des personnes âgées. Le Japon, on le sait, est entré dans une phase accélérée du vieillissement de sa population. Pour évoquer cette tendance, les Japonais utilisent l'expression *kôreika shakai* (société hautement vieillissante) qui en dit long sur l'état du pays en la matière. Actuellement, 23,1 % des Japonais ont plus de 65 ans, ce qui, en comparaison avec les 14 % de la France, constitue un vrai défi et suscite bien des débats dans le pays. Il suffit aussi de rappeler que 65 % des victimes du tsunami qui a ravagé le nord-est du Japon le 11 mars 2011 avaient plus de 60 ans pour comprendre l'enjeu du problème.
Celui-ci n'est pas nouveau et agite le pays depuis une trentaine d'années lorsque les autorités ont commencé à constater que le taux de natalité ne cessait de baisser et que, parallèlement, la durée de vie s'allongeait à mesure que la médecine progressait. Il y a trente ans, le Japon était à l'apogée de sa puissance économique et la question du vieillissement se résumait à l'idée de construire de superbes villages en Espagne pour que la vieillesse dorée nippone finisse tranquillement ses jours. En 1991, l'éclatement de la bulle financière a sonné le glas de ces projets un peu fous.

Des sociétés comme France Bed, mais aussi plus connue comme Toyota, ont ainsi investi dans la recherche. C'est aussi en 1991 qu'est sorti sur les écrans japonais *Roujin Z,* l'animé signé KITAKUBO Hiroyuki sur un scénario d'ÔTOMO Katsuhiro. Le terme japonais *rôjin* (ou *roujin* selon la transcription) signifie personne âgée, résumant le propos de ce film que Kaze a la bonne idée d'éditer en DVD et Blu-Ray vingt ans après sa diffusion au Japon. Dans un futur proche, la société va connaître un grave problème de vieillissement de la population. Les hospices sont pleins à craquer et il manque du personnel. Le ministère de la Santé décide donc de lancer le projet *Roujin Z.* Il s'agit de placer les personnes âgées dans des lits robotisés et dotés d'une intelligence artificielle jamais atteinte à ce jour. Le premier patient à en bénéficier s'appelle TEZAWA. Il est suivi par Haruko, une jeune infirmière stagiaire. Le vieil homme lui fait comprendre que la solution pourrait bien devenir un véritable problème.
Le décor est planté. A partir de ce sujet, ÔTOMO Katsuhiro, à qui l'on doit le formidable *Akira* (voir pp. 20 à 23), a laissé libre cours à son imagination pour le moins débridée, montrant une nouvelle fois son aptitude à saisir l'air du temps. Il aborde aussi la question du rapport entre les hommes et les robots. Cela ne veut pas dire pour autant que *Roujin Z* est l'animé du siècle. En termes de réalisation, il laisse parfois à désirer. L'animation n'est pas à la hauteur de l'histoire, ce qui gâche un peu le plaisir. Mais il ne faut pas s'arrêter à cet aspect dans la mesure où l'on a affaire à une œuvre en quelque sorte prémonitoire. Le sujet abordé est, on l'a dit, toujours d'actualité et il continue d'inspirer de nombreux auteurs au Japon. Dans nos pays occidentaux appelés aussi à enregistrer la même tendance au vieillissement, il est peut-être bon de regarder dès maintenant *Roujin Z.*

ODAIRA NAMIHEI

RÉFÉRENCE

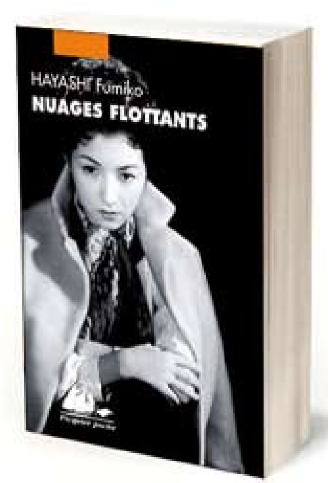
ROUJIN Z de KITAKUBO Hiroyuki, scénario de ÔTOMO Katsuhiro, Kaze. DVD : 20,45 €, Blu-Ray : 25,45 €

LITTÉRATURE **La grande désillusion**

L'éditeur Philippe Picquier a eu la riche idée de rééditer *Nuages flottants,* le magnifique roman signé HAYASHI Fumiko.

Quand on évoque en France le titre *Nuages flottants (Ukigumo),* la première chose à laquelle on pense, c'est le film de NARUSE Mikio. Sorti en 1955 au Japon, il est devenu l'une des références dans l'œuvre du cinéaste et on a fini par oublier qu'il s'agissait de l'adaptation d'un roman, celui de HAYASHI Fumiko. A notre décharge, il faut dire que sa traduction française n'est intervenue que tardivement, en 2005, lorsque les Editions du Rocher avaient inauguré une collection consacrée à la littérature japonaise des années 1950-1960 si méconnue en France. Malheureusement, malgré la qualité des titres et le soin apporté à l'édition, les livres publiés parmi lesquels *Nuages flottants* de HAYASHI Fumiko n'ont pas eu le succès escompté et leurs parutions sont restées bien trop confidentielles. Voilà pourquoi il faut se réjouir de la réédition en format de poche, chez Philippe Picquier, de ce chef-d'œuvre.

Le terme pourrait sembler exagéré, pourtant c'est bien de cela qu'il s'agit. On y trouve tous les ingrédients qui amènent le lecteur à se sentir mal quand il doit suspendre sa lecture. L'histoire tragique de Yukiko nous émeut, car elle se déroule dans un cadre tout aussi dur, celui du Japon de l'immédiat après-guerre. Fraîchement rapatriée d'Indochine où elle a vécu une passion amoureuse intense avec un homme rentré avant elle dans l'archipel, elle découvre avec effroi ce qu'est devenu son pays. *"Elle aussi, debout, serrée contre la foule, observait autour d'elle ces visages de perdants, marqués par la défaite. Les physionomies de tous les passagers paraissaient blêmes, vidées d'énergie. Ces masques sans défense se superposaient les uns aux autres dans les wagons étroits, comme dans un convoi d'esclaves",* peut-on lire dans les premières pages, tandis que la jeune femme emprunte un train



pour rejoindre Tôkyô où elle doit retrouver TOMIOKA, son amant d'Indochine. Mais elle vit une nouvelle désillusion. L'homme, dont elle est tombée amoureuse et qui devait quitter sa femme à son retour pour la retrouver, ne semble guère désireux de franchir le pas. L'ancien fonctionnaire du ministère des Forêts, chargé de l'approvisionnement en bois de l'armée impériale lorsqu'il était stationné en Indochine, est lui aussi abattu comme le Japon. Il est, en quelque sorte, le symbole du Japon d'avant, celui qui crânait outre-mer, mais qui ne parvient pas à tourner la page. Yukiko l'a bien compris. *"La plus grande liberté règne au Japon maintenant, paraît-il. Allez, réveille-toi, au lieu de rester là comme un vieillard",* lui lance-t-elle. Mais rien n'y fait.

TOMIOKA sombre dans la dépression. Il ne peut plus aimer, car il ne s'aime plus lui-même. Il porte un regard cru sur le monde qui l'entoure et son existence perd peu à peu tout son sens. "*La vie des hommes n'était qu'une succession de farces. Les hommes vivaient, le cœur tremblant, des comédies pleines de désordres et de confusion. Brandir le spectre de la justice était également une farce. Le bien et le mal ne pouvaient être que des bouffonneries. C'est peut-être seulement devant la mort que, soulagé, on poussait enfin pour la première fois un soupir authentique".* Telles sont les pensées qui habitent cet homme dont le seul moyen de subsistance est de "vendre" ses souvenirs d'Indochine sous forme d'articles pour une revue d'agriculture. Yukiko, quant à elle, doit survivre. A l'instar de ses contemporains qui ont dû *"accepter l'inacceptable"* comme leur avait demandé l'empereur au moment de la capitulation, elle pratique le système D, fréquente un soldat américain qui la couvre de cadeaux et retrouve son beau-frère, un être détestable, qui exploite un nouveau filon très rentable en cette période. *"Je ne peux pas le dire trop haut mais, tu sais, le commerce qui marche le mieux à notre époque, c'est la religion. La religion, c'est la seule voie du salut ! Personne ne rechigne à donner de l'argent : c'est ça la force de la religion",* lui explique ce dernier. Comme d'autres s'enrichiront grâce au marché noir, Yukiko va profiter du très lucratif business religieux au sein de la secte du Grand Soleil que gère son beau-frère. Si elle s'en sort mieux sur le plan matériel que TOMIOKA, sa détresse amoureuse reste forte. Elle l'aime toujours et finit par le suivre lorsqu'il décide de fuir et de s'installer loin de la capitale, sur l'île de Yakushima. Ce qui aurait pu être un nouveau départ ne l'est pas. HAYASHI Fumiko n'a pas imaginé un *happy end* à l'américaine. Le Japon doit tourner la page s'il veut s'en sortir (rappelons que le roman a été écrit en 1951). Faute de quoi, à l'instar de TOMIOKA, il sera *"un nuage flottant. Un nuage errant au gré du vent qui, un jour, quelque part, insensiblement, disparaîtra".* Une résignation partagée à l'époque par de nombreux Japonais, mais que la lecture de ce roman appelait en définitive à combattre.

GABRIEL BERNARD

RÉFÉRENCE

NUAGES FLOTTANTS de HAYASHI Fumiko, trad. par Corinne Atlan, éd. Philippe Picquier, 9 €. www.editions-picquier.fr

UNE MAISON POUR TOUS

みんなの家



Le 11 mars 2011, la côte nord-est du Japon a été frappé par un très violent séisme suivi quelques minutes plus tard par un tsunami qui a dévasté villes et villages, faisant des milliers de victimes et des dégâts collossaux. Après avoir concentré les efforts sur le relogement des sinistrés qui ont désormais un toit au-dessus de leur tête, il est apparu indispensable de leur fournir un lieu où ils pourraient se retrouver pour éviter de rester isolés les uns des autres. Répondant à ce besoin manifeste, Kishin no kai, une association d'architectes créée par Itô Toyô, Yamamoto Riken, Naitô Hiroshi, Kuma Kengo et Sejima Kazuyo, a décidé de bâtir une première Maison pour tous - Minna no ie à Sendai. Elle a été inaugurée à l'automne 2011. Une seconde maison est prévue à Rikuzen Takata. Pour l'achever, Kishin no kai, a besoin de notre soutien. Zoom Japon s'associe à leur démarche et lance auprès de ses lecteurs un appel aux dons pour réunir les 50 000 euros nécessaires à la construction de cette maison commune.

AIDONS-LES À CONSTRUIRE UNE MAISON POUR TOUS

Les fonds récoltés par l'intermédiaire de l'association Japonaide seront versés à Kishin no kai qui les utilisera pour achever le projet de Rikuzen Takata.

Je souhaite aider à la construction de la **Maison pour tous - Minna no ie** à Rikuzen Takata en donnant la somme de :

☐ 5 euros ☐ 10 euros ☐ 20 euros ☐ 30 euros ☐ 50 euros ☐ Autre : ________________

Chèque à rédiger à l'ordre de *ass. Japonaide* à envoyer à :

ZOOM JAPON

Zoom Japon - Opération Maison pour tous
12 rue de Nancy, 75010 Paris

CINÉMA Un anniversaire dignement fêté

Pour son quinzième anniversaire, la Maison de la culture du Japon à Paris propose un programme de 150 films. Chapeau bas.

Comme le temps passe vite ! Cela fait déjà quinze ans que la Maison de la culture du Japon à Paris (MCJP) a ouvert ses portes. Pour célébrer cet événement, les responsables n'ont pas lésiné sur les moyens. Et plutôt que d'organiser une énorme fête avec plein de petits fours, ils ont eu la très bonne idée d'organiser une fête du cinéma avec une programmation comprenant quelque 150 films. En cette période de vaches maigres pour le cinéma japonais en France, voilà une initiative qui mérite d'être saluée. Il faut dire que la MCJP a investi dans une salle de cinéma alors qu'à ses débuts les projections se déroulaient, bon an mal an, dans une salle inadaptée. Cet investissement démontre une réelle volonté de donner toute sa place au 7ème Art et récompense le travail de Fabrice Arduini qui y supervise la programmation cinématographique depuis des années. Comme l'expliquent très bien les promoteurs de ce grand rendez-vous étalé sur huit mois — de mai à décembre 2012 —, c'est *"une invitation à découvrir la société et la culture japonaises à travers le cinéma. Les amoureux du Japon apprécieront de voir ou revoir quelques grands classiques (Mizoguchi, Kurosawa, Ozu, Naruse) en provenance d'une cinématographie qui fut l'égale d'Hollywood à deux reprises dans son histoire. A ces œuvres du patrimoine mondial se joindront des films rares de réalisateurs déjà familiers des cinéphiles (Kinoshita Keisuke, Okamoto Kihachi, Urayama Kirio, Nakagawa Nobuo), mais aussi "d'auteurs-surprises" (Saeki Kôzô, Watanabe Kunio, Hisamatsu Seiji) comme il en existe encore beaucoup au Japon".* Comme les choses sont rarement faites à moitié à la MCJP, surtout lorsqu'on parle de cinéma, la programmation a été divisée en quinze thématiques permettant ainsi au public de se tourner vers les sujets qui l'intéresseraient plus particulièrement. *"Pour ceux qui désirent mieux connaître le Japon, ou pour une première approche, les thématiques proposées ne manqueront pas de satisfaire leur curiosité dans des domaines aussi variés que la famille, les enfants, l'amour, la représentation du paysage, le sens de la vie et de la mort, la nostalgie du pays natal, les héroïnes japonaises ou encore la société de l'après-guerre. D'autres programmes aborderont le Japon d'un point de vue original : son histoire moderne (1868 - 1945) à travers des super-productions populaires inédites ; les mutations économiques et sociales actuelles vécues au quotidien et analysées par des documentaires percutants ; ou bien les dernières évolutions du phénomène otaku comme remède anti-crise"*, précisent les organisateurs.



Extrait de Après le grand tsunami *(Ôtsunami no atoni) de* Morimoto *Shûichi.*

Actualité oblige, la première thématique abordée est celle des événements liés au 11 mars 2011. Rien de plus normal compte tenu de l'ampleur de la catastrophe ou des catastrophes puisqu'il s'en est ajouté une autre : Fukushima. D'ailleurs, le titre donné à cette première salve de films est *Avant, pendant et après Fukushima*. On pourrait ergoter et se demander pourquoi le mot Fukushima est ainsi mis en avant, alors que l'ensemble des films présentés ne se concentrent pas tous sur l'accident de la centrale de Fukushima Dai-ichi. Il est vrai qu'en France, on a très vite oublié les zones sinistrées par le tsunami pour se concentrer sur la crise nucléaire. Cela dit, la programmation de cette première thématique qui s'ouvre le 2 mai à 17 h 45 par la projection des documentaires *Après le grand tsunami (Ôtsunami no atoni)* de Morimoto Shûichi et *Les Sons de ma ville (Tsuchioto)* de Ôkubo Yûi aborde avec sensibilité et émotion les conséquences du puissant séisme du 11 mars dans les préfectures de Miyagi et Iwate. D'autres documentaires produits notamment par la NHK, la chaîne publique, et diffusés le 23 mai apportent un témoignage intéressant sur la façon dont les populations ont vécu l'annonce de la catastrophe et vivent désormais avec une centrale accidentée. *Séisme et tsunami : les 90 premières minutes ou comment les rédactions locales de la chaîne NHK ont retransmis la catastrophe (Higashi nihon daishinsai hôdô VTR saisho no 90 pun)* et *La vie des sinistrés pendant 6 mois à l'arrière de la zone irradiée (Kazoku wa hôshanô no mukou ni - aru genpatsu hinansha no rokkagetsu-)* sont particulièrement intéressants.

Tous ces éléments d'information sont mis en perspective avec d'autres films plus au moins récents qui traitent du problème des ressources et de la biodiversité (*La Rivière Arakawa, Les Pluies éternelles d'Ôdaigahara*), du péril atomique (*Alexei et la source, Pluie noire, Les enfants d'Hiroshima*), des violences naturelles imprévisibles (*La submersion du Japon, Le volcan tueur*). La volonté des organisateurs de recadrer la thématique avec des œuvres qui n'ont rien à voir directement avec les événements du 11 mars permet aux spectateurs d'alimenter leur réflexion et souligne ce souci permanent de l'équipe cinéma de la MCJP d'accompagner au mieux le public dans sa découverte du cinéma japonais.

G. B.

PRATIQUE

PAYSAGES DU CINÉMA JAPONAIS du 2 mai au 28 juillet 2012. Films en VOSTF : 4€ (tarif réduit : 3€) Films en VOSTA et documentaires NHK : 2€.
101 bis Quai Branly 75015 Paris - Tél. 01 44 37 95 01
Programmation complète : www.mcjp.fr

LANGUE Les katakana dans tous leurs états

Dans l'enseignement du japonais, les katakana ne sont souvent pas considérés à leur juste valeur. Ils sont pourtant indispensables.

L'art de la reconstitution, ce n'est pas seulement tous ces plats en plastique qui habillent les vitrines des restaurants de l'archipel et qui font tourner les yeux des touristes. C'est aussi, du point de vue linguistique, les katakana et leur formidable capacité à rendre compte de sonorités qui a priori n'ont rien à voir avec les sons de la langue japonaise. Les katakana réussissent en effet ce tour de force qui consiste à formuler phonétiquement, d'une façon qui allie la géométrie à la poésie, ce qui bien souvent est imprononçable. Les Japonais disposent d'une cinquantaine de syllabes pour exprimer leur perception du monde sonore qui les entoure. C'est peu, alors à la fin de l'été, quand l'inimitable chant des cigales commence à perdre de son ardeur pour gagner en rondeur, les katakana s'approprient sans scrupules ce qu'aucun être humain n'est censé pouvoir prononcer pour l'enfermer dans une onomatopée à rebondissements évocatrice à souhait :

> 夏を惜しむかのようにセミがツクツクボーシ、ツクツクボーシと鳴いていました。
> *Natsu o oshimu ka no yô ni semi ga tsuku tsuku bôshi, tsuku tsuku bôshi to naite imashita.*
> Le chant des cigales résonnait comme une complainte à l'été finissant.

Les katakana sont également, et même principalement, utilisés pour transcrire les mots étrangers ou d'origine étrangère. C'est naturellement le cas de tous les noms propres dont certains subissent alors une restriction phonétique pour le moins radicale, ce qui parfois n'est pas sans poser quelques problèmes. Notre "r" et notre "l" étant assimilés au même son en japonais, il est par exemple impossible de savoir si ローラ (rôra) désigne Laura plutôt que Lola. Mais c'est aussi le cas d'un grand nombre de termes que le filtre réducteur des katakana déforme au point de faire oublier la langue dont ils sont issus :

> 子供の頃に観た映画で、トラウマになっているものはありませんか。
> *Kodomo no koro ni mita eiga de, torauma ni natte iru mono wa arimasen ka.*
> Parmi les films que vous avez vus petit, n'y en a-t-il pas qui vous ont traumatisés ?

Torauma n'est pas le croisement d'un tigre (tora) avec un cheval (uma). Il s'agit de la transcription du grec trauma (traumatisme), une métamorphose qui illustre par ailleurs tout l'art des katakana de faire rentrer phonétiquement des mots étrangers dans la langue japonaise, tout en marquant leur étrangeté par une graphie différente.
La langue japonaise est ainsi faite que rien ne lui est inaccessible. Tout peut s'y intégrer. C'est là toute sa souplesse et sa richesse.

Pierre Ferragut

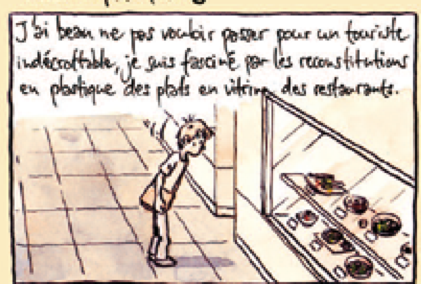
PRATIQUE

LE MOT DU MOIS

特徴 (tokuchô) : particularité
日本語の特徴は漢字やひらがな、カタカナが混じっていることです。
Nihongo no tokuchô wa kanji ya hiragana, katakana ga majitte iru koto desu.
La particularité du japonais, c'est une écriture qui mêle kanji, hiragana et katakana.

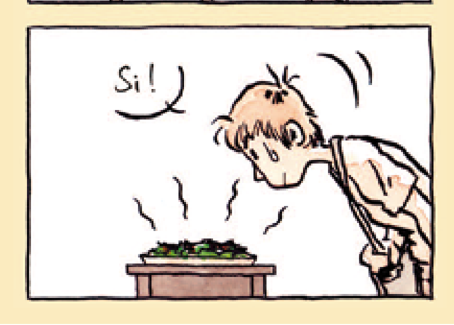
Pipo au Japon

reconstitutions



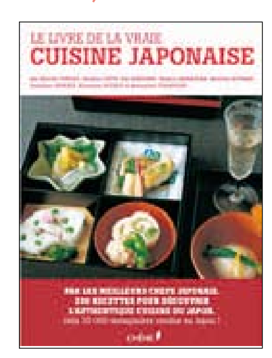






La cuisine japonaise pour les nuls

Un grand nombre d'ouvrages consacrés à la gastronomie nippone donnent envie de cuisiner ou de goûter les plats présentés, mais la plupart du temps, ils ne sont pas assez didactiques. Ils donnent les grandes étapes indispensables pour réussir la recette, mais ils ne rentrent pas assez dans les détails pour que la préparation soit au niveau. Avec *Le Livre de la vraie cuisine japonaise*, on dispose désormais d'un outil idéal pour réaliser des menus japonais qui satisferont le cuisinier amateur le plus exigeant. Ce qui le distingue de la plupart de ses concurrents, c'est son approche pédagogique. Ainsi l'ensemble des produits connus et inconnus des épiceries japonaises de la capitale sont présentés entiers et taillés. L'apprenti cuisinier est ensuite accompagné, étape après étape, dans la préparation afin de lui enseigner les techniques nécessaires pour mettre en valeur tel ou tel ingrédient et ainsi atteindre un résultat dont il n'aura pas à rougir. Richement illustré avec des explications très simples, ce livre qui regroupe pas moins de 250 recettes est le fruit d'un travail collectif de grande qualité. Même si son prix, 35 euros, semble élevé, vous ne regretterez pas son acquisition.



Le Livre de la vraie cuisine japonaise, Éditions du Chêne 2012. 35 euros.

RESTAURANT Toyo, le rêve à portée de bouche

Implanté Rive gauche à Paris, l'établissement tenu par l'ancien chef personnel de Kenzo est un incontournable.

Lorsqu'on demande à NAKAYAMA Toyo pourquoi il s'est mis dans la tête d'ouvrir son propre restaurant après avoir été pendant des années le chef personnel du couturier Kenzo, il répond de façon laconique : *"c'était mon rêve"*. Voilà ce qui caractérise parfaitement cet homme qui, depuis décembre 2010, dirige l'un des établissements les plus courus de la Rive gauche. Il ne s'agit pas d'un restaurant japonais à proprement parlé même si le lundi soir, Toyo prépare un menu japonais qui vaut le déplacement. Les autres jours, le chef s'attaque à la cuisine française en lui apportant quelques accents nippons qui nous transportent dans un univers dont lui seul a le secret. Dans tout ce que prépare le cuisinier japonais, il y a une part de rêve. Ces plats sortent de son imagination fertile, un peu comme un créateur de mode qui, à partir d'une simple idée, parvient à bâtir de grandes collections. D'avoir côtoyé tant d'années Kenzo a peut-être nourri cette envie de marier deux traditions culinaires différentes sans pour autant les dénaturer. C'est ce qui caractérise la cuisine de Toyo, prendre le meilleur de l'un et en sublimer le goût grâce à l'apport des saveurs de l'autre. Kenzo était parvenu à un résultat similaire dans le domaine de la mode. Souvenir de son passage chez le couturier, un tableau signé par son ancien employeur orne l'entrée du restaurant situé un peu en retrait dans une modeste rue. Mais qu'importe l'emplacement, dès que l'on pénètre dans les lieux, on oublie ce genre de détails. Une décoration sobre, mais chaleureuse et un personnel qui l'est tout autant, voilà qui donne déjà le ton de ce que sera le repas. Pour parvenir au sommet de son art, Toyo a un mot d'ordre qu'il résume avec trois termes : *"fraîcheur, saison et rigueur"*. Pour être sûr d'avoir le meilleur des produits, le cuisinier fait lui-même son marché et adapte ses menus en fonction des arrivages. La carte peut ainsi évoluer d'un jour à l'autre, voire du midi au soir. Pas question de décevoir une clientèle prête à débourser jusqu'à 110 euros pour le Menu carte blanche le soir (à réserver au préalable). A l'heure du déjeuner, les menus sont plus abordables (35 ou 48 euros). La salade de poulpe grillé ou la liche marinée en entrée valent à eux seuls le déplacement et que dire du curry façon Toyo qui se savoure jusqu'à la dernière bouchée. Le soir, le menu est à 79 euros avec deux entrées, deux plats et un dessert. La paëlla à la japonaise ou les huitres pochées et champignons Portabella vous donneront le tournis comme la joue de lotte grillée et émulsion de poitrine de porc fumé. Avec des réussites comme celles-là, il n'est pas étonnant que le restaurant ne désemplisse pas depuis son lancement. Chacun a le droit à sa part de rêve, mais chez Toyo, il vaut mieux réserver.

GABRIEL BERNARD

DR

PRATIQUE

S'Y RENDRE 17, rue Jules Chaplain - 75006 Paris. Tél. 01 43 54 28 03. De 11 h à 14 h 30 et de 18 h à 23 h (fermé le dimanche et lundi midi).

LA RECETTE DE TOYO, chef de Toyo

Carpaccio de veau à la Toyo
(Koushi no karupacho)

Même si les chiffres de consommation de saké sont en chute libre dans l'Archipel, les Japonais préférant d'autres alcools souvent venus d'ailleurs, il reste néanmoins un élément important de la culture japonaise dans la mesure où il y a dans cette boisson quelque chose de sacré. Pour s'en convaincre, il suffit de se rendre dans un des innombrables sanctuaires shintô du pays. Au cours de cérémonies et de rituels religieux, le saké est non seulement bu, mais aussi présenté en offrande ou répandu sur le sol. Lors des différentes fêtes (Nouvel an, fête des poupées, etc.) qui sont célébrées tout au long de l'année, le saké est tout d'abord offert pour accueillir les dieux, avant d'être consommé pendant le repas. Que l'on signe un contrat important ou que l'on devienne membre d'une famille de yakuza, le saké est là pour marquer l'événement. Dans le premier cas, on le boit dans une coupe spéciale qui va sacraliser l'engagement tandis que dans le second cas, le saké symbolise le lien du sang entre les différents membres du groupe. L'échange des coupes est particulièrement important. Et lorsqu'on fonde une famille, une vraie sans révolver ni tatouage, le saké est encore là au travers de l'échange des trois coupes (*san-san kudo*, 3 gorgées, 3 coupes) par les nouveaux mariés.Les Japonais aiment s'amuser et profiter des bons moments. De nombreuses fêtes folkloriques (*matsuri*) finissent par des séances d'arrosage au saké tandis qu'à l'époque de la floraison des cerisiers, comme c'est le cas actuellement dans bon nombre de parcs à travers le pays, familles, amis ou collègues de travail se retrouvent à célébrer la beauté de la nature en sirotant une bonne bouteille de saké. C'est aussi une breuvage très agréable pour accompagner un carpaccio de veau.

INGRÉDIENTS (pour 4 personnes)


Gabriel Bernard

200g de carpaccio de veau

4 feuilles d'oseille
Un peu de salade de mesclun
Kombu blanc (*shirotororo kombu*)
Herbes aromatiques de mer (*kaisô aji no hâbu*)
Ces deux derniers ingrédients
sont en vente dans les épiceries japonaises.

Sel
Poivre
Citron
Huile d'olive
Extrait d'anchois italien

PRÉPARATION

1 - Disposer les feuilles d'oseille et le mesclun sur un plat. **2** - Déposer dessus les tranches de carpaccio de veau. **3** - Saler et poivrer. **4** - Ajouter le jus de citron, et l'extrait d'anchois et verser un filet d'huile d'olive. **5** - Garnir avec les feuilles de mesclun, saupoudrer de kombu blanc et les herbes aromatiques de mer. **6** - Servir et déguster.



Mashroom 2012

La fameuse moto futuriste de Kaneda, le héros d'Akira, est aussi exposée au milieu de plus de 2000 dessins signés Ôtomo Katsuhiro.

TÔKYÔ **Akihabara se met à l'heure d'Akira**

Dans ce quartier devenu le rendez-vous des amateurs de culture populaire, un hommage est rendu à l'un de ses plus dignes représentants.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le quartier d'Akihabara, situé au nord de la gare de Tôkyô, s'est imposé comme La Mecque des bricoleurs passionnés d'électricité puis d'électronique. Dans les nombreuses petites rues qui entourent la gare desservie par la ligne Yamanote, qui fait le tour de la capitale, on trouvait des dizaines de boutiques qui vendaient des composants, du fil, voire des circuits imprimés pour le plus grand bonheur des apprentis électroniciens. On le désignait alors sous le sobriquet de Ville électrique (*denkigai*). Le fait qu'on y vendait des ordinateurs, des consoles de jeux ou encore des téléviseurs qui sont autant de vecteurs de la culture populaire nippone explique peut-être pourquoi au tournant du XXIème siècle le quartier est peu à peu devenu le centre de ce qu'on appelle la culture otaku. C'est à partir de cette période que les magasins spécialisés dans l'univers des manga et des dessins animés se sont implantés, contribuant à attirer une population nouvelle plus intéressée par le contenu que par le contenant. A la même époque, le Japon découvre que sa production culturelle de masse (manga, anime) constitue un extraordinaire moyen de promotion sur les marchés extérieurs. Les films de Miyazaki raflent des prix prestigieux, les éditeurs étrangers se ruent sur les manga et les jeux vidéo *made in Japan* se vendent comme des petits pains partout dans le monde. La culture *otaku* devient une référence et Akihabara son principal centre. Il n'est donc pas étonnant que les responsables de la Digital Hollywood University (Dijitaru Hariuddo Daigaku) aient décidé d'implanter une partie de leur campus dans ce quartier symbolique. Cette école, qui forme de futurs

S'Y RENDRE

AKIHABARA est très facile d'accès. Il suffit d'emprunter la ligne JR Yamanote et de descendre à la gare d'Akihabara, deuxième arrêt après la gare de Tôkyô. www.akiba.or.jp

producteurs de contenus numériques, a ouvert ses portes en 2005, adoptant un statut bien différent des autres centres de formation au Japon qui correspond parfaitement à l'état d'esprit d'un quartier peu conformiste. Si Akihabara regorge de bars comme partout ailleurs dans la capitale, bon nombre d'entre eux se distinguent par la tenue de son personnel. Les serveuses déguisées en soubrette assurent ainsi le succès des Maid Café (*Meido Kafe*) comme Hiyokoya, Pinafore ou encore Little BSD. Ces lieux permettent à ceux qui apprécient le Cosplay, très en vogue à Akihabara, de prolonger le plaisir autour d'une boisson servie par une jeune femme vêtue de dentelles et d'une robe noire. Chaque semaine, des rencontres de Cosplay sont organisées, laissant aux fans de personnages issus des univers virtuels la liberté de s'habiller comme eux. C'est dans ce quartier qu'est né le terme *moe* qui fait désormais partie du vocabulaire courant. *"La culture otaku, qui rassemblait des personnes 'ne faisant des choses qui n'intéressaient personne d'autres qu'elles', n'a guère suscité d'intérêt jusqu'au milieu des années 1990,* se souvient MOMOI Haruko qui fut l'une des figures d'Akihabara. *J'étais alors l'une des rares à utiliser le terme 'moe' à la télévision pour exprimer mon attachement à telle ou telle chose* [en japonais, le verbe *moeru* signifie bourgeonner. Dans le langage jeune, il signifie aimer, adorer un personnage de jeu vidéo. Par extension, "moe" désigne la passion que l'on manifeste à l'égard d'objets ou de personnages]. *Mais, aujourd'hui, la culture otaku est devenue un genre standardisé dans lequel on englobe tous ceux qui s'intéressent aux dessins animés ou aux personnages issus des jeux vidéo et des mangas. La minorité otaku n'est plus et c'est bien dommage. Néanmoins je ne regrette pas de voir la distance se réduire entre les individus qui forment notre société."* D'ailleurs, les adolescents sont loin d'être les seuls à fréquenter les lieux. On rencontre beaucoup de trentenaires ou quadra, salariés pour la plupart, qui se retrouvent à Akihabara pour fréquenter les bars branchés ou assister aux spectacles du groupe AKB 48 qui se produit au 7ème étage de l'immeuble Don Quijote Akihabara. Les jeunes chanteuses au physique attrayant attirent surtout un public masculin. Ceux qui ne succombent ni au charme de ces artistes en mini-jupe ni à leur musique mièvre peuvent aller traîner dans les boutiques spécialisées où ils pourront assouvir leur passion pour les robots ou les figurines. Tsukumo ou encore Kaiyôdô figurent parmi les plus populaires. Bandai, le fabricant de jouets et producteur de jeux vidéo, a ouvert fin avril 2010 son Gundam Café. Situé à quelques mètres de la sortie de la gare d'Akihabara, ce nouvel établissement est la première incursion de Bandai dans le secteur de la restauration. Toutefois, le choix du quartier et le fait que le café soit entièrement décoré avec des reproductions de robots (grande spécialité de l'entreprise) lui a permis de séduire le public japonais très friand de ces engins et les touristes étrangers de plus en plus nombreux dans ce quartier à la mode.

Haut lieu de la "branchitude", il n'était donc pas étonnant qu'une grande exposition consacrée à l'un des grands maîtres du manga et de l'anime y soit organisée. ÔTOMO Katsuhiro, connu mondialement pour son chef-d'œuvre *Akira*, est en effet la vedette d'une très belle exposition organisée à la Galerie 3331 Arts Chiyoda jusqu'au 30 mai prochain. C'est d'ailleurs Akira qui est au cœur de cet événement puisque quelque 2300 dessins sont issus du manga dont on célèbre cette année le trentième anniversaire. Le mangaka a sorti de ses cartons des centaines d'images grâce auxquelles le visiteur voit de quelle manière les personnages et l'his-


Mashroom 2012

Les organisateurs ont fait preuve d'imagination pour mettre en valeur le travail d'ÔTOMO Katsuhiro.

EXPOSITION

ÔTOMO KATSUHIRO GENGA, 6-11-14 Sotokanda, Chiyoda-ku, Tôkyô 101-0021. Tous les jours de 11 h 30 (10 h 30 le week-end) à 20 h. A environ 8 mn de la gare d'Akihabara (sortie Denkigai). Emprunter la Chûô dôri, puis la deuxième rue à gauche. Les billets s'achètent à l'avance dans les supérettes Lawson (1500 yens, 800 yens pour les étudiants). www.otomo-gengaten.jp

toire sont sortis de l'imagination d'ÔTOMO. Mais ce n'est pas tout, on peut aussi voir, en vrai, la fameuse moto de KANEDA, le héros d'*Akira*. Malgré un espace limité, les promoteurs de cette exposition ont réussi à l'agencer de façon optimale, permettant à chacun de prendre le temps d'admirer le travail de précision du maître ÔTOMO. Au travers des dessins exposés, on découvre l'incroyable talent de cet homme qui a, d'une certaine manière, redessiné la ville, en imaginant un néo-Tôkyô détruit par une explosion nucléaire qui finira par renaître de ses cendres. Il est rare d'avoir sous les yeux un tel matériel qui souligne à la fois l'etendue du travail accompli, mais aussi l'incroyable complexité de ce manga qui reste encore aujourd'hui inégalé. Pour accompagner cette merveilleuse exposition un catalogue non moins formidable a été édité. Il ne reprend pas évidemment toutes les œuvres exposées, mais il a le mérite de les mettre en perspective. C'est évidemment un achat que l'on recommande malgré son prix relativement élevé (5 040 yens). Néanmoins, c'est un excellent souvenir à rapporter dans ses bagages. Après avoir profité de cette belle parenthèse, vous pourrez reprendre l'exploration de ce quartier haut en couleurs, car à Akihabara, il y en a pour tous les goûts.

GABRIEL BERNARD



Affiche annonçant l'exposition ÔTOMO Katsuhiro Genga qui se déroule à la galerie 3331 Arts Chiyoda.

SYMBOLE

Une série révolutionnaire

C'est en décembre 1982 que ÔTOMO Katsuhiro publie le premier épisode de sa série *Akira* [31 volumes, éd. Glénat, 1990-1992] dans les colonnes de *Young Magazine*. Il ne s'agit pas de sa première œuvre puisqu'il a commencé en 1977 avec *Sayonara Nippon* [Au revoir Japon] qui raconte les aventures de karateka japonais à New York. Mais *Akira* marque un véritable tournant dans la carrière du dessinateur, mais aussi et surtout dans l'histoire du manga. ÔTOMO impose



un nouveau style qui va influencer de très nombreux auteurs dans les années suivantes. Jusque-là largement dominée par l'héritage de TEZUKA Osamu, la bande dessinée japonaise peine à se renouveler. *Akira* bouleverse de nombreux codes et suscite très vite l'enthousiasme des lecteurs qui suivent avec passion les aventures de KANEDA parti à la recherche de son ami Tetsuo disparu dans les ruines de Néo Tôkyô, héritière de Tôkyô, corrompue et sillonnée par des bandes de jeunes motards désœuvrés et drogués.Très riche sur le plan graphique et scénaristique, *Akira* sera adapté au cinéma en 1988 et deviendra l'une des références du genre au Japon et dans le monde entier.

Zoom Japon est publié par les éditions Ilyfunet
12 rue de Nancy 75010 Paris - France
Tél : 01 4700 1133 Fax : 01 4700 4428
www.zoomjapon.info - courrier@zoomjapon.info
Dépôt légal : à parution ISSN : 2108-4483 Imprimé en France
Ont participé à ce numéro : Odaira Namihei, Gabriel Bernard, Pierre Ferragut, Eric Rechsteiner, Jérémie Souteyrat, Alissa Descotes-Toyosaki, Johann Fleuri, Ritsuko Koga, Elodie Brisson , Yoshié Takano, Rié Tanaka, Takako Taniguchi, Miwa Takano, Makoto Sato, Hirofumi Chonan, Kanda Graphisme (maquette).
Publicité : Kimié Ozawa, Yoshiyuki Takachi.
Responsable de la publication : Dan Béraud
ZOOM JAPON



SEFA
ジャパンエキスポ
Japan Expo
13e IMPACT
LE FESTIVAL DES LOISIRS JAPONAIS
DU 5 AU 8 JUILLET 2012
PARC DES EXPOSITIONS DE PARIS-NORD VILLEPINTE
GUEST OF HONOR 2012 MANGA
NAOKI URASAWA
UN MONSTRE SACRÉ DU MANGA À JAPAN EXPO !
L'auteur de Monster, Pluto, 20th Century Boys et Billy Bat !
Assistez aux défilés MODE, les nouvelles tendances
JAPAN FASHION DAYS 2012
ECG
GRANDE FINALE : Le meilleur du COSPLAY européen sur scène !
www.japan-expo.com
MANGA • ANIME • MODE • MUSIQUE • CINÉMA • JEUX VIDÉO • CULTURE POPULAIRE • ARTS MARTIAUX • TRADITIONS
ACCÈS ► RER B - Station Parc des Expositions • Autoroute A1, A3 puis A104 - Sortie 2 : Parc des Expositions (accès visiteurs)
HORAIRES D'OUVERTURE ► 10h - 19h (tous les jours) TARIFS ► Jeudi : 9€ • Vendredi : 12€ • Samedi : 17€ • Dimanche : 14€ • Forfait 4 jours : 40€
RÉSEAU FNAC : FNAC, Carrefour, Géant, Le Bon Marché, Système U - 0 892 684 694 (0,34€/min) - www.fnac.com • Location Belgique : FNAC - 0 900 00 600 (0,45€/min) - www.fnac.be
RÉSEAU TICKETNET : Auchan, Cora, Cultura, E.Leclerc, Virgin Megastore - 0 892 390 100 (0,34€ TTC/min) - www.ticketnet.fr
TICKETS EN PRÉVENTE OU EN VENTE À L'ENTRÉE DU FESTIVAL
fnac.com
ZOOM JAPON
ANIMELAND.COM
NOLIFE
MANGA WORLD
www.manga-world.fr